

LITTERATURE

LES JUIFS DANS LE SOUVENIR ET DANS QUELQUES OEUVRES DE VERCORS.

L'écrivain Vercors reste pour nous l'auteur du SILENCE DE LA MER; cette nouvelle, publiée en 1942, par les Editions de Minuit, est donc sortie du cadre conjoncturel de l'événement parce que l'auteur recherche, au-delà d'un antagonisme créé par l'histoire, ce qui peut unir l'homme à l'homme et, plus généralement, ce qui constitue l'éternité de la nature humaine. Ainsi, Jean Bruller semble, par son pseudonyme aussi bien que par la plus célèbre de ses oeuvres, rester le symbole même de l'Ecrivain Résistant qui s'est donné pour fonction de défendre les valeurs laïques de justice, de fraternité, d'assistance et de liberté. Quelle place le judaïsme peut-il tenir dans un tel humanisme? Quelle image ce résistant nous donne-t-il des Juifs?

*

Vercors a toujours revendiqué l'origine juive de son père. Il le rappelle ainsi dans A DIRE VRAI:

«La famille Bruller venait des Vosges au XVIIIème siècle. Chassée par un des siens, converti et devenu évêque, et que gênait la présence de cette famille juive elle a émigré en Hongrie.»

Vercors peut donc préciser, dans CE QUE JE CROIS, que son père, qui est né en Hongrie, était «un incroyant d'origine juive». Tout cela a marqué le jeune Jean Bruller. Il ajoute ainsi que sa mère, qui était berrichonne, était «une mécréante d'origine catholique». Vercors fait passer, dans les deux cas, l'incroyance avant l'origine culturelle; la laïcité est peut-être ce qui a uni les parents de Jean Bruller; c'est sans doute pour lui une valeur fondamentale. Vercors raconte que ces deux «incrédules» avaient décidé que, par respect pour les grands-parents maternels, le premier enfant serait baptisé mais que, pour les suivants, il n'y aurait aucune forme de baptême; la soeur aînée de Jean Bruller reçut donc le baptême catholique; Vercors ajoute:

«Me voici sans religion.

Pourtant, je ne sais pourquoi, quand j'eus quatre ou cinq ans mon père tint à mettre les choses au point. Il me prit entre ses genoux:

«Ta mère et ta soeur, les femmes, m'expliqua-t-il, sont catholiques. Mais toi et moi, les hommes, nous sommes juifs» (Ce qui n'était pas absolument exact selon la loi mosaïque: n'est juif que de mère juive.) Mais voilà qui m'allait très bien! puisqu'il en résultait que d'être juif était une affaire d'homme.»

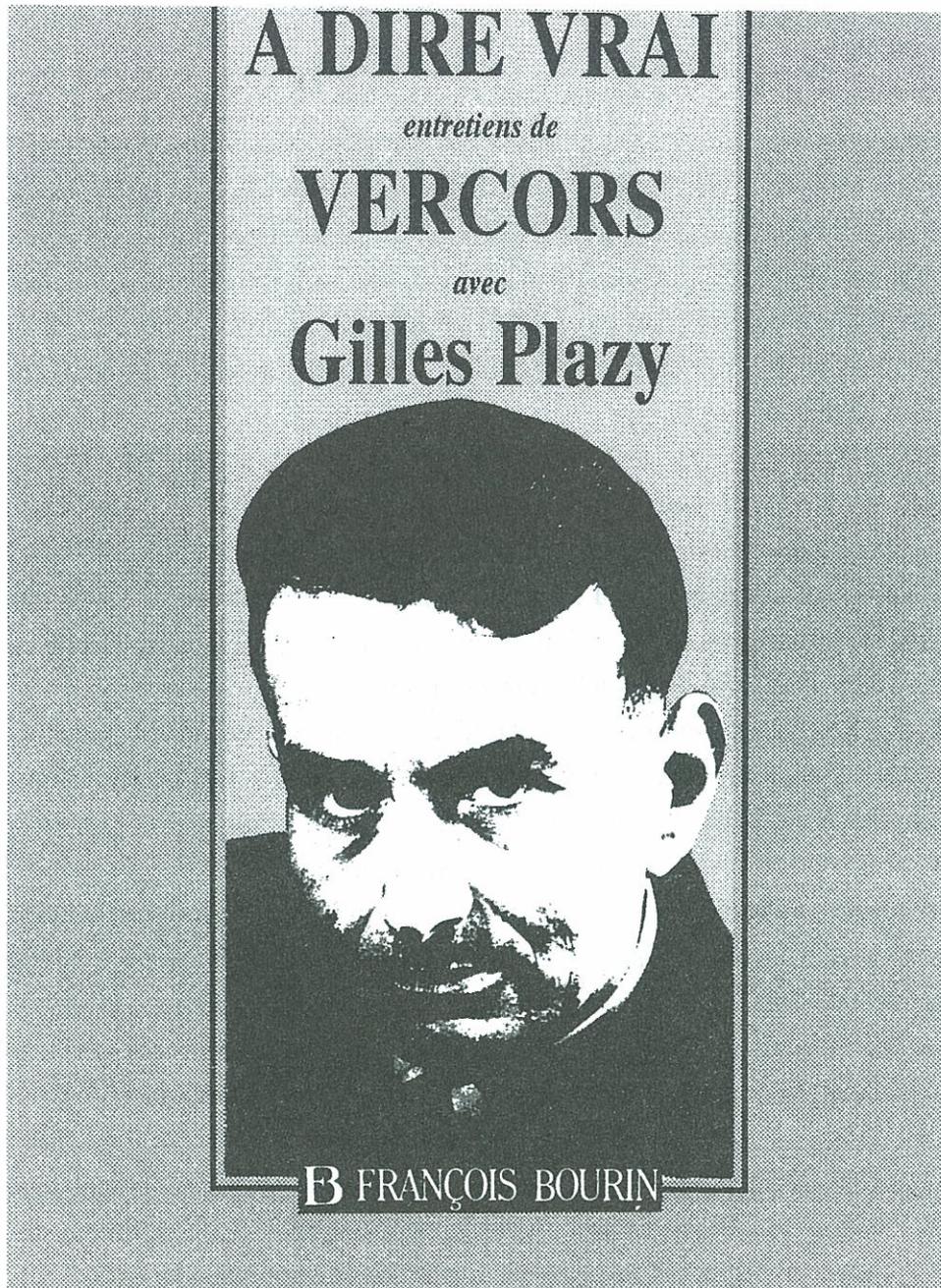
Le jeune Jean Bruller se moquait donc du catholicisme de sa soeur qui lui rétorquait:

Nous, ici on est tous libres penseurs.»

De cette ascendance juive athée, le jeune Jean Bruller est passé au refus de toute religion:

«Dans cette ambiance, mon incroyance devint si totale et si naturelle que, vers mes neuf ou

dix ans, je la supposais partagée par la terre entière. Croire en Dieu me semblait le fait d'une naïveté à ce point moyenâgeuse qu'il me paraissait impossible que quiconque de sensé pût encore s'y tenir au vingtième siècle.»



Un patriotisme certain s'ajoute à cet héritage culturel:

«Tout enfant déjà, mon père ne pensait qu'à la France. Il y est donc venu, s'y est fait un métier, a fondé un foyer, s'est fait naturaliser. Comme il arrive souvent, il se montrait plus patriote, Français de choix, qu'aucun Français de naissance. Et moi aussi, j'aimais la France, bien entendu, mais de façon naturelle, et donc moins sourcilleuse, moins exaltée que lui.»

Le rappel des racines débouche donc chez Vercors sur un enracinement sentimental du citoyen. On comprend ainsi que Vercors ait connu Armand Lunel, chez qui il a été reçu à Monaco; il peut écrire en 1980:

«J'ai vu, pour ma part, le vieil écrivain deux ou trois fois, il y a une quinzaine d'années, dans son appartement de Monte-Carlo. Je ne garde pas mémoire de nos conversations à bâtons rompus. C'était un homme d'une extrême finesse, entouré de livres et d'objets en désordre auxquels visiblement il attachait des souvenirs. Il était déjà très dur d'oreille. La douceur en privé de son élocution contrastait presque comiquement avec son extrême violence en public. On n'eût pas attendu de ce petit homme plutôt chétif, aux manières, sous ses cheveux blancs, réservées, amènes et presque candides, ces soudaines explosions à la tribune de passion véhémente. C'était le feu sous la cendre.»

Vercors avait, on le voit, une réelle estime pour le chantre du Judaïsme Comtadin.

On comprend donc que Vercors ait pu dédicacer sa nouvelle, L'IMPUISSANCE, à Benjamin Crémieux. Né à Narbonne, agrégé d'Italien, Benjamin Crémieux est, d'abord connu comme traducteur de Pirandello; on lui doit également un roman, LE PREMIER DE LA CLASSE. Vercors n'estimait pas Crémieux seulement pour son origine juive et pour ses valeurs littéraires; par M. Oppetit, conservateur aux Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, nous savons que Benjamin Crémieux a appartenu, pendant la seconde guerre au mouvement de Résistance FRANC-TIREUR de Jean-Pierre Lévy, qui se rattachait à la gauche non communiste; Crémieux semble également avoir participé aux M.U R. (Mouvement Uni de Résistance); arrêté à Marseille, avec des membres de son réseau, Crémieux a d'abord été incarcéré à la prison Saint-Pierre, a ensuite été envoyé à Drancy, est mort enfin à Buchenwald; son fils Francis, a mis en place les premiers éléments de l'armée secrète de COMBAT. Benjamin Crémieux, qui s'est donc investi dans la Résistance et qui en est mort après avoir transmis son idéal à son fils, était de ceux que Vercors admirait. C'est ce qui transparait d'abord à travers la dédicace de L'IMPUISSANCE; cela apparait plus encore, dans le récit lui-même, à travers la description du personnage de Bernard Meyer; l'évocation du passage à Drancy et la mort dans un camp de Silésie font déjà penser à une similitude entre le personnage de Vercors et Benjamin Crémieux; l'évocation de la silhouette ne laisse aucun doute:

Je sus que l'image de Bernard Meyer flottait entre nous, celle à la fois du Bernard que nous avions connu, - ce long visage blanc; ces yeux tout ensemble vifs et rêveurs, cette barbe légendaire que tout ce qui écrit et pense dans le monde avait connue quelque jour, ce chaud accent

plein de soleil...- et celle du misérable visage désespéré qu'il avait dû trainer dans la mort.»

Une photo de Benjamin Crémieux publiée au frontispice du PREMIER DE LA CLASSE fait bien apparaître «cette barbe légendaire que tout ce qui écrit et pense dans le monde avait connue quelque jour»; quant à «ce chaud accent plein de soleil», il semble bien que ce soit celui de Narbonne où est né Benjamin Crémieux. Bernard Meyer, on le voit, c'est Benjamin Crémieux. Le narrateur précise alors, au moment où il vient d'annoncer à son ami la mort de Bernard

«Je m'attendais à quelque agitation fébrile. Non que Bernard Meyer fût, pour lui ni pour moi, ce qu'on appelle un ami. Mais tout le monde l'aimait. Tous ceux qui, de près ou de loin, avaient approché «la boîte» ne pouvaient faire que l'aimer, - sauf les médiocres et les envieux. Il avait, à tous et à chacun, rendu plus de services que quiconque sur terre.»

Dés que l'on a résolu le problème de la création littéraire du personnage, on se rend compte que la nouvelle est un véritable document de première main sur Benjamin Crémieux. C'est bien dans la vie, dans sa vie, que Vercors puise l'image des Juifs qu'il fait apparaître dans certaines nouvelles.

Il semble ainsi que Vercors se livre, à travers certaines de ses nouvelles, à la reconstitution de son autobiographie; c'est ce qui apparaît à travers LA MARCHÉ A L'ÉTOILE. Vercors peut dire dans A DIRE VRAI:

«J'avais conté à Lescure l'histoire épique de mon père, venu à quinze ans à pied, de sa Hongrie natale par amour pour la France, pays de Voltaire, de Hugo et de la Liberté, afin d'y vivre et d'y devenir français. «Il faut écrire cela!» me dit Lescure. J'ai donc conté cette marche à l'étoile, mais qui allait être aussi la marche à l'étoile jaune et à la mort. Pas pour mon père qui - oserais-je dire heureusement pour lui? - est mort avant la guerre. Mais j'ai imaginé son désespoir horrible, lui Français par amour, s'il s'était vu, comme Juif, fusillé par nos gendarmes. L'imaginer face aux mitrailleuses françaises faisait trembler ma plume.»

Gilles Plazy, qui, pour aboutir à la rédaction d'A DIRE VRAI, a interrogé Vercors, renvoie ici à l'épisode du Pont des Arts dans LA MARCHÉ A L'ÉTOILE; et il assimile bien Louis Bruller, le père de Vercors, au héros de la nouvelle, Thomas Muritz. Cette assimilation est fortement suggérée par Vercors lui-même lorsqu'il évoque, dans sa nouvelle, la lointaine ascendance française de son héros:

«L'histoire commence de loin. Ce que j'en sais est maigre. Il y a d'abord une conversion - un aïeul qui devient évêque. Ambitieux, sans doute, et gêné par la présence de cette famille de

parpaillots. On imagine bien quelle pression, onctueuse mais implacable, chasse la famille Muritz des cristalleries des Vosges où elle est née, pour celles de Bohême où elle s'installe»

On reconnaît ici le schéma évoqué dans A DIRE VRAI; on retrouve d'abord les racines vosgiennes; si la Hongrie de Louis Bruller est ici remplacée par la Bohême, c'est sans doute que le lien peut facilement se faire par la cristallerie; on retrouve, de même, cet évêque converti que gêne la présence d'une famille appartenant à une religion minoritaire et qui use de son autorité ecclésiastique pour chasser ses parents vers un autre pays. Pour des raisons romanesques, les Juifs deviennent ici des «parpaillots», des protestants, de la même façon que la Hongrie est devenue ici la Bohême; le narrateur peut mieux marquer son étonnement, lorsque, croisant Thomas Muritz à Paris pendant l'occupation, il constate que son ami porte l'étoile jaune; Thomas Muritz répond:

«Il faut croire qu'un parpaillot peut être juif après tout. Jusqu'à quel point? Je n'en sais rien, car ça ne m'intéresse pas. Ma mère était juive. Mon père? Toute la lignée mâle est protestante. Du côté des femmes il y a des juives encore, je le sais. Combien et lesquelles, la Moravie est un peu loin pour aller fouiller tout ça, et d'ailleurs, n'est-ce-pas, mon petit, je m'en fous... Vous ne me voyez pas pourtant, dit-il à mon âge, allant faire sauter des trains ou transporter des armes à travers champs, ou n'importe quoi du même genre? Mais pas non plus, n'est-ce-pas? assistant impassible, du fond de mon fauteuil...

- Voulez-vous dire...

- Mais oui, qu'il faut faire don de soi de façon ou d'autre.

Quand des hommes sont persécutés, à quoi reconnaître un Français? Et quand la France elle-même souffre, à quoi reconnaître ses fils?»

En dotant Thomas Muritz d'une mère juive, Vercors sait fort bien que, au regard du judaïsme, il fait de son héros un Juif; au regard du statut de Vichy, Thomas Muritz pouvait peut-être ne pas être considéré comme Juif puisqu'il fallait avoir «plus de deux grands-parents» juifs. Ce qui est intéressant ici, c'est que le paravent protestant permet ici à Thomas Muritz de mieux montrer qu'il est solidaire de la France qui souffre, solidaire des Juifs français martyrisés. Il semble donc que Jean Bruller soit devenu résistant, soit devenu Vercors, parce que son père était juif. On comprend donc que LA MARCHÉ A L'ÉTOILE soit dédiée

«A LA MEMOIRE DE CELUI
DONT CES PAGES RACONTENT LA VIE.»

L'oeuvre de Vercors, celle du résistant comme celle de l'écrivain est peut-être un hommage à son ascendance paternelle.

C'est, semble-t-il, naturellement que Vercors évoque l'univers de l'imprimerie; dans LA BATAILLE DU SILENCE, il a ainsi raconté comment le directeur des Editions de Minuit a fait imprimer LE SILENCE DE LA MER. Parce qu'il a côtoyé l'univers de l'imprimerie, Vercors a écrit L'IMPRIMERIE DE VERDUN. Cette petite entreprise, équipée d'une minerve automatique, d'une presse à pédale et d'une vieille presse à bras, appartient à Vendresse; aux alentours de 1934, au moment où les ligues d'extrême-droite cherchent à prendre le pouvoir, ce «petit patron» condamne les «bolchéviks», les francs-maçons et les Juifs. Vercors ajoute alors:

«Il faisait une grande différence entre ces diverses entités et les individus qui les composent. Ainsi, son compagnon était Juif, franc-maçon et anti-fasciste. Ce qui n'empêchait pas Vendresse, malgré cette triple tare, de l'apprécier fort. «Il y en a de bons», disait-il. C'était ce compagnon, un petit gars de Briançon, ardent, vif travailleur et adroit, qui avait fait Verdun, lui aussi. Après la guerre, il avait racheté à un sien cousin une petite imprimerie dans le Piémont, à Pignerol. Le fascisme l'en avait chassé. Vendresse l'avait embauché, toujours en souvenir de Verdun. Dacosta et lui s'engueulaient ferme trois fois la semaine à cause de Mussolini. Après quoi ils allaient prendre un pot rue Campagne-Première. Ils s'adoraient .»

L'IMPRIMERIE DE VERDUN, c'est donc l'histoire d'une amitié entre un Juif et un non-Juif, d'une amitié qui résiste au régime de Vichy, aux essais de compromission, à la législation anti-juive.

Vendresse, qui est célibataire, considère les Dacosta comme ses héritiers. Dacosta doit fuir, sa famille est arrêtée; Vendresse entre alors dans la Résistance et est également arrêté sur dénonciation; on retrouve peut-être ici, chez Vercors, ce besoin de se sentir solidaire des Juifs dans le malheur. A la libération, le dénonciateur a été fort peu ennuyé:

«Des gens très bien se sont portés garants de ses sentiments. Depuis fin 43, il versait des sommes très importantes à certaines organisations. De plus, il est très au courant de toutes les questions concernant le cuivre électrolytique. Il serait, dit-on, difficile de se passer de lui. C'est un gros bonnet dans l'Office de Répartition. Il y fait la pluie et le beau temps.»

Vercors assurait que le 8 mai 1945 a marqué la chute du nazisme mais n'a pas marqué la fin du racisme; c'est peut-être bien ce qui apparaît ici.

Il est possible que Jean Bruller soit devenu résistant par référence à l'ascendance paternelle; il est possible qu'il soit devenu Vercors par solidarité envers le judaïsme martyrisé. Albert Camus peut dire, dans L'HOMME REVOLTE:

«Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre pour les humiliés... Cette folle générosité est celle de la

révolte, qui donne sans tarder sa force d'amour et refuse sans délai l'injustice.»

Il est peut-être significatif que l'on puisse trouver, chez le fils d'un Juif, cette «force d'amour» et ce refus de l'injustice qu'avait exprimés le fils de l'Oranais; c'est qu'ils portent tous deux en eux cet idéal méditerranéen pour qui l'homme reste la valeur suprême.

Roger KLOTZ

Note

Le N°15 de l'Echo des Carrières (1998) publie une biographie de Benjamin Crémieux dont la photographie illustre la 1ère de couverture.



L'Ancienne Synagogue d'Aix-en-Provence